

La Maison-Dieu, 133, 1978, 105-114.

Irénée-Henri DALMAIS

Jacques DUBOIS

ÉTUDES SUR LE SANCTORAL ROMAIN

I

L'ÉGLISE DE ROME, ÉGLISE DE PIERRE

Charles PIÉTRI : ROMA CHRISTIANA. **Recherches sur l'Église de Rome, son organisation, sa politique, son idéologie, de Miltiade à Sixte III (311-440).** (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 224). Ecole Française de Rome 1976. Diffusion : Paris, De Boccard, 2 vol., 1792 p., 34 fig. dont 4 dépliants - 350 F.

SES dimensions, l'ampleur et la diversité des sources d'information mises en œuvre, l'acribie avec laquelle elles sont traitées pour en dégager toutes les harmoniques sans vouloir obtenir d'elles plus de lumières qu'elles n'en peuvent fournir, la maîtrise avec laquelle cette information est organisée, tout contribue à faire de la thèse de Ch. Piétri une œuvre monumentale à laquelle il faudra désormais se référer pour comprendre une époque décisive dans l'histoire de l'Église de Rome et du rôle qu'elle a conscience de devoir assumer dans la communion œcuménique des Eglises. Il ne saurait être question de présenter ici comme il conviendrait l'ensemble de ce travail et les implications ecclésiologiques qu'on pourrait et devrait dégager d'une enquête qui entend demeurer œuvre d'historien. Mais la place faite à la vie liturgique de l'Église de Rome au cours du

siècle où elle prend claire conscience de ses traits spécifiques est, à elle seule, matière à réflexion.

L'Eglise de Rome se sait « Eglise de Pierre », non seulement parce qu'elle reconnaît en l'Apôtre son premier évêque — ainsi qu'il est attesté continûment depuis la fin du 3^e siècle — mais surtout parce qu'elle se sait dépositaire, d'une manière toute spéciale, de son enseignement apostolique et de l'autorité singulière qui le marque. En fait, Rome s'est peu préoccupée de déterminer la nature exacte et les conditions historiques de la présence de Pierre dans la Ville :

« La piété romaine emprunte pour manifester son attachement particulier à l'apôtre, pour démontrer aussi la présence de Pierre dans son Eglise, le langage de la liturgie. Comme beaucoup de communautés, la chrétienté de la Ville organise le culte de ses martyrs et surtout les plus célèbres, les deux apôtres qui ont souffert pour témoigner dans la capitale de l'Empire. Le calendrier de Furius Dionysius Philocalus publie, en 354, un premier sanctoral romain : une liste des *natales* épiscopaux, une *Depositio episcoporum* qui s'arrête le 3 avril 352 avec la mort du pape Jules ; en même temps, une *Depositio Martyrum* organise un calendrier pour la liturgie des martyrs célébrés par la Ville chrétienne. Ces documents reflètent les habitudes du culte et de la piété, telles qu'officiellement l'Eglise les accepte pendant la première moitié du siècle. On ne pourrait dire, sans imprudence, quand commence à s'édifier le système de ces pieuses célébrations. Peut-être vers 250, à l'époque des grands évêques, Corneille, Etienne ? En tout cas, cette organisation liturgique ne peut s'établir, sans entraves ni menaces, qu'avec l'empire chrétien, la paix qu'il instaure et les grands édifices qu'il ouvre à la piété populaire. Peut-être saisit-on ici l'un de ces subtils échanges qui s'établissent entre la conjoncture politique et l'évolution des mentalités. Certes le sanctoral révèle tout l'effort de la hiérarchie romaine pour distribuer dans le temps et répartir dans les différents cimetières, les manifestations de la prière communautaire. En instituant deux fêtes pour le culte apostolique, celle du 29 juin consacrée à Pierre et à Paul, celle du 22 février réservée au *princeps*, cette organisation suggère aussi des orientations d'une ecclésiologie. » (Pp. 365-366.)

La première suggestion, celle qui se rapporte à l'organisation du sanctoral romain dans le temps et dans l'espace, en fonction d'une véritable stratégie pastorale, a longuement retenu l'attention de l'auteur ; elle mérite de retenir aussi celle du liturgiste et du pasteur d'aujourd'hui et demanderait à être scrutée de manière plus affinée, si du moins il était possible de la mieux documenter. S'interrogeant sur le choix des anniversaires des *Natales* de martyrs de la Ville et du *suburbium*, étendu jusqu'à Albano et Ostie, dans la *Depositio martyrum* de 336 reprise dans le calendrier philocalien de 354, Ch. Piétri remarque :

« En tout cas, ce ferial s'organise comme si le clergé avait voulu établir la présence chrétienne dans la plupart des grands cimetières, près de la Salaria Vetus et de la Salaria Nova, qui reçoit peut-être de premiers aménagements, près de la Nomentana où Constantina fait édifier une grande basilique, près de la Tiburtine qui disposait de la basilique constantinienne, près de la Labicane avec le mausolée (de Constantin) et bien entendu près de l'Appia largement pourvue à Calliste ou *Ad catacumbas*, ou enfin près de l'Ostiensis et de la Portuensis... Cette heureuse répartition reflétait-elle les hasards des *depositiones*, que corrigèrent efficacement les interventions du prédécesseur de Libère ? L'organisation du calendrier dépend évidemment de la chronologie des persécutions mais le ferial s'organise comme si le clergé avait voulu retenir particulièrement les anniversaires pendant les mois d'été d'une saison pieuse... Pendant le semestre suivant, le rythme des fêtes se ralentit : une en octobre, une autre en novembre et, après la célébration de Noël, deux anniversaires, au 20 et au 21 janvier, rappellent la mémoire de Fabien et de Sébastien au Sud ou celle d'Agnès sur la Nomentane, c'est-à-dire — le hasard est heureux — à l'époque des *ludi Palatini*. En pratique, pendant les trois mois d'été se regroupent la plupart des anniversaires. Au mois de février, lorsque la ville païenne fête ses morts, la chrétienté ne retient qu'une seule célébration, confiée aux dévotions de cérémonies familiales, le *Natalis Petri de Cathedra*. Cette distribution traduit peut-être un choix, privilégiant une saison pieuse. Si elle est seulement effet du hasard, au moins l'Eglise en a tenu compte pour organiser son calendrier. Pendant tout l'hivernage de la piété, d'octobre à juin, elle donne une grande solennité aux deux moments essentiels de l'année liturgique, Noël et Pâques. Il y a sans doute, plus clairement, une volonté consciente d'organisation lorsque le sanctoral s'interrompt à l'époque du Carême, un moment de prière collective qui s'accommoderait difficilement des pèlerinages suburbains, ou encore pendant toute la cinquantaine qui suit, au printemps, la date de Pâques. Adaptation habile, hasard du calendrier ou politique plus systématique ? Il importe peu. L'Eglise en tout cas entendait donner au culte des martyrs un rôle pastoral. L'établissement chrétien commençait à servir, pour cette conquête du temps et de l'espace, la mission locale. » (Pp. 127-129.)

Ces perspectives ainsi reconnues au cours de la première étape ici étudiée — celle qui s'étend du pontificat de Miltiade à la fin de celui de Libère (311-366) et que l'auteur caractérise comme celle de *L'Eglise de la Tradition*, ou encore comme celle de *L'Eglise de la Ville...* « *in pace ecclesiae* » — se précisent et s'accroissent au cours de la seconde étape, celle qui de Damase à Sixte (366-440) voit *La naissance de la capitale chrétienne*. La première partie s'ouvrirait directement par l'étude de l'établissement matériel des premiers édifices urbains : basilique constantinienne du Latran qui donne à la chrétienté romaine un vaste espace culturel et permet à son évêque de la rassembler pour

une large part en des célébrations solennelles ; il en résulte un ample développement du cérémonial, faisant bonne place à des rites processionnels. Le baptistère qui lui est bientôt — sinon immédiatement — adjoint marque symboliquement et effectivement ce recentrement de l'Eglise de la Ville. Si la basilique Sessorienne est réservée aux dévotions palatines, les papes Jules, Libère, et peut-être déjà Sylvestre — bien que Piétri se montre réservé sur l'antiquité du *Titulus Equitii* — amorcent la multiplication des lieux d'Assemblées liturgiques ; mais, comme on l'a vu, priorité semble donnée à l'édification de *Martyria* dans les cimetières suburbains et c'est pour une large part en fonction d'eux que s'organisent les sociétés cléricales et la liturgie elle-même. L'idéologie et la mentalité dans cette Eglise de Tradition sont façonnées par la fidélité à l'enseignement apostolique et une théologie, non explicitée mais fermement posée, de la *Paradosis*. Ce sont elles qui suscitent les premières iconographies pétriniennes dont on relève minutieusement les divers témoins et les orientations les plus caractéristiques. Ce sont elles aussi qui s'expriment dans les célébrations liturgiques du 29 juin et du 22 février dont Piétri ne croit pas pouvoir déterminer les origines premières mais dont la signification ecclésiale est bien acquise dès cette période, si insuffisamment documentée que demeurent pour nous les témoignages liturgiques.

La seconde période couvre à elle seule les trois quarts de l'ouvrage et fait une large place à la *Naissance du « Patriarcat » occidental* (Livre III, pp. 888-1147) et au *Développement du primat romain* (Livre IV, pp. 1151-1409). Sujets d'une importance capitale, traités avec nuances et précision sur la base d'une documentation qui fait appel, pour les recouper et les discuter, aux sources les plus diverses d'information. On ne peut aborder ici ces questions passionnantes et qui trouvent dans les efforts œcuméniques présents une actualité renouvelée. Mais il est significatif que, pour introduire cette période, l'auteur consacre d'abord un chapitre du Livre I : *L'Eglise romaine et la conquête de la Cité* à situer les *Crises et progrès de la conversion* en mettant l'accent sur l'importance décisive de la conversion de l'aristocratie pour l'avenir de l'Eglise romaine, de son style — et en particulier de sa liturgie — comme des formes de sa politique à l'égard des autres Eglises. De ce double point de vue, le pontificat de Damase (366-384) et celui de Sirice (384-399) qui le continue avec un style différent marquent un tournant dont Piétri développe les implications tout au long du Livre II (pp. 729-872) en ce qui est de la politique pontificale dans les relations avec les Eglises régionales. Sur le plan urbain, cette situation nouvelle et l'attitude qui en découle s'inscrivent dans le sol avec l'établissement des *tituli* dont on s'emploie

à déterminer, autant que faire se peut, les origines et la nature... Ainsi est rendue possible une véritable liturgie « paroissiale » bien différente de la liturgie épiscopale et pourtant en connexions étroites avec elle. Malheureusement, si les édifices sont relativement bien connus, comme aussi l'organisation cléricale, nous ne savons que peu de choses des formes de la célébration liturgique. Le ch. VIII (pp. 575-724) condense de manière aussi précise qu'il paraît possible de le faire, l'état de nos connaissances et de nos ignorances. On y perçoit à nouveau l'importance du culte liturgique des martyrs qui s'institue, même dans les nouveaux sanctuaires *intra muros*. L'hypothèse du choix de ces commémoraisons en fonction d'une organisation pastorale du calendrier s'en trouve renforcée. En effet, conclut l'auteur :

« Cette organisation du calendrier occupe pratiquement toutes les périodes laissées vacantes par la liturgie pontificale. En avril, en juin, en novembre, le ferial regroupe les commémorations dans les cimetières, attribue une période à toutes les grandes catacombes : il établit même au cœur de la saison pieuse, en été, une couronne de cultes célébrés simultanément ou presque à la périphérie urbaine. On comprend que Rome devienne cité du pèlerinage en Occident... En effet cette organisation du culte assure le prestige de la Ville et donne au rayonnement de la capitale un pieux éclat. Mais surtout, elle a servi la mission chrétienne pour convertir les habitants eux-mêmes de la *Roma Sacra*. » (Pp. 623-624.)

Tandis qu'une iconographie pétriniennne nouvelle, mettant en relief la *traditio legis* et la *traditio clavium*, souligne le rôle de Pierre, toujours présent et agissant dans ses successeurs comme législateur, gardien et docteur de la loi évangélique, on voit le thème de la *Cathedra Petri* développer des accents nouveaux en « référence à la succession épiscopale, transférant d'évêque en évêque la chaire unique de l'unité » (p. 1504) pour finir par s'identifier avec l'Eglise romaine, *sedes fidei* au titre d'*apostolica sedes*. C'est là, en effet, que règnent désormais les deux princes des Apôtres (ch. XVIII, pp. 1527-1626). Tous les éléments sont en place dont saint Léon pourra bientôt dégager les implications. On veut espérer que Ch. Piétri ne tardera pas trop à couronner par ce pontificat sa magistrale étude de l'édification de la *Roma Christiana*.

Irénée-Henri DALMAIS

II

LE CULTE DES SAINTS AU 12^e SIECLE AU LATRAN ET AU VATICAN

Pierre JOUNEL : **Le culte des saints dans les basiliques du Latran et du Vatican au douzième siècle** (collection de l'Ecole française de Rome, 26) Palais Farnèse, Rome [Diffusion : De Boccard, Paris], 460 pages, 25 × 17.

L'IMPORTANCE des usages romains dans l'évolution de la liturgie des Eglises d'Occident est tellement évidente qu'on ne s' imagine pas que leur histoire puisse comporter des lacunes autres que celles que les malheurs ont entraînées en détruisant d'irremplaçables témoins. Et pourtant si les brillantes périodes de création ou d'expansion ont été abondamment étudiées, d'autres sont restées dans l'ombre parce qu'elles n'ont pas exercé sur les chercheurs la fascination des origines ou des réussites. Entre la grande époque de la diffusion des livres romains dans l'Empire carolingien et l'organisation de la liturgie à la Cour papale au 13^e siècle, durant une période de trois siècles, les pays francs et germaniques compilèrent les livres liturgiques qui finirent par être adoptés à Rome. L'effacement de Rome est alors évident, les centres actifs sont ailleurs, il n'en reste pas moins que malgré son effacement, Rome reste la Ville par excellence, la tête de la chrétienté. Malgré leur petit nombre et leur faiblesse, les Romains en sont conscients, ils sont les gardiens jaloux de traditions qu'ils ne comprennent pas toujours bien et dont ils ne sauraient expliquer les origines, mais qu'ils veulent maintenir et protéger. Ils ne sont d'ailleurs pas opposés à tout changement, puisqu'ils introduisent des saints nouveaux, des papes en particulier, et admettent à côté des saints romains quelques autres venus d'ailleurs. Et comme, malgré tout, Rome reste Rome, des Eglises lointaines subissent plus ou moins vite l'influence de ce nouvel état du calendrier.

Au 12^e siècle et aux siècles précédents, le calendrier de l'Eglise romaine n'est unifié, ni par l'observation d'une tradition unique, ni par des décisions de l'autorité, chaque basilique honore ses saints particuliers, mais cette liberté ne crée pas une grande variété, car la coutume et des raisons pratiques de création ou d'utilisation des formulaires réduisent singulièrement la possibilité d'adopter de nouvelles fêtes. Les calendriers des Eglises de Rome s'influencent mutuel-

lement ; pour comprendre et suivre l'introduction de nouvelles fêtes, il faut connaître autant que possible les usages de diverses églises de Rome.

Les recherches devaient donc commencer par une enquête pour identifier les sources, qui à côté de rares calendriers (deux seulement) sont des livres liturgiques, des traités ou des descriptions énumérant les fêtes des saints. Sur les vingt-huit témoins ainsi recensés, onze seulement ont été imprimés, cette simple constatation suffit à apprécier l'originalité de la présente étude. L'auteur ne s'est pas contenté de décrire les manuscrits, de les localiser et les dater selon les critères les plus sûrs, il en a reproduit douze en édition diplomatique, c'est-à-dire qu'il a reproduit exactement l'unique calendrier manuscrit et pour les autres livres liturgiques donné les titres des fêtes tels qu'ils sont, avec leur orthographe et les indications qu'ils comportent, et en résolvant entre crochets les abréviations qui ne sont pas évidentes.

Trois autres calendriers déjà imprimés, mais d'un accès peu facile sont reproduits en appendice.

Après cette présentation exhaustive des témoins, il est possible de réaliser une synthèse en évitant les simplifications abusives et les généralisations non fondées.

Le sanctoral du 9^e siècle est représenté par un seul manuscrit, un *capitulare evangeliorum* qui a pu être à l'usage de la basilique Saint-Matthieu de la via Merulana. La comparaison avec les évangélistes du siècle précédent montre que les additions sont très peu nombreuses, Rome vit sur sa tradition, qui remonte à la paix de l'Eglise.

Le 10^e siècle fut à Rome une période de décadence extrême, un seul manuscrit peut être considéré comme un témoin de cette époque. L'absence d'un certain nombre de saints comme l'apparition de quelques autres qui appartiennent à d'anciennes traditions romaines s'expliquent par les usages propres des églises et non par des influences étrangères, auxquelles on ne peut attribuer que les trois fêtes de la Toussaint, des apôtres Simon et Jude et de saint Symphorien d'Autun.

Dans la seconde moitié du 11^e siècle, à partir de Léon IX devenu pape en 1049, tout change : les documents deviennent nombreux, dix ont été retenus. Et les nouvelles fêtes (126) sont plus nombreuses que celles qui étaient attestées au 9^e siècle (96).

Six manuscrits témoignent de l'évolution du calendrier dans le cours du 12^e siècle, la progression étant moins anarchique qu'au siècle précédent. Les 37 fêtes nouvelles équilibrent à peu près la disparition de mentions secondaires.

Enfin les textes des deux calendriers du Latran et du Vatican à la fin du 12^e siècle, marquent l'aboutissement de l'évolution décrite

dans ce livre. Ils sont établis d'après trois calendriers et un *Ordo* pour le premier et deux calendriers pour le second.

Sur cette base documentaire solide, neuve et claire se fonde le commentaire historique et liturgique. La présentation annonce qu'il faut « tenter d'éclairer les conditions dans lesquelles chacune des fêtes postérieures au 8^e siècle est venue s'insérer dans le sanctoral local de Rome ». Le commentaire tient plus que cette promesse puisque toutes les fêtes de saints célébrées au Latran ou au Vatican sont étudiées. Il s'agit du culte des saints et non de leur vie, l'auteur ne s'est pas laissé entraîner hors de son sujet sur une pente où il est facile de glisser, mais les notations d'apparence anodine qu'on lit par exemple à propos des saints Jean et Paul, de sainte Cécile ou de saint Chrysogone, montrent suffisamment qu'il n'ignore rien des pièges de l'hagiographie romaine.

Les références à la *Depositio martyrum* et à la *Depositio episcoporum* de 354 sont d'autant plus utiles qu'elles sont rapprochées du martyrologe hiéronymien et des livres liturgiques les plus anciens, qui les ont conservées et transmises.

Pour beaucoup de saints, il faut recourir à des témoins extrêmement dispersés pour retrouver leur trace, savoir par quelle voie ils ont été connus à Rome et expliquer le choix d'une date qui souvent n'est pas l'anniversaire de leur mort. Modestement l'auteur déclare « qu'il laissera maintes questions sans réponse, car la documentation sur ces temps lointains est souvent déficiente ». Cependant il a tracé dans ce maquis, des voies que suivront ceux qui auront la chance d'apporter quelques éléments inconnus. Et leur guide a soigneusement évité de confondre les attestations historiques et les témoins de dévotion privée avec le culte liturgique dont il sait qu'il jouissait alors « d'une souplesse inconnue de la liturgie post-tridentine ». La prudence est de règle devant des mentions insolites dont le témoignage peut n'avoir qu'une portée restreinte, sans qu'on puisse l'escamoter.

Le commentaire, beaucoup trop long et détaillé pour qu'il soit possible d'en donner un résumé, s'achève par une synthèse intitulée « bilan d'une analyse » qui est précédée d'une réflexion un peu désabusée : « le bilan ne peut être qu'assez modeste »... car on ne saurait dire à coup sûr les raisons qui ont amené l'insertion des saints au sanctoral de l'une ou de l'autre des deux basiliques papales ». C'est sans doute pour répondre à l'objection de lecteurs amateurs de systèmes rigoureusement élaborés que l'auteur a placé cette réserve. Qu'il soit permis de le féliciter d'être entré pleinement dans la mentalité de l'époque qu'il étudie : il n'avait pas à corriger ou à justifier

les procédés des liturgistes du 12^e siècle, mais à les expliquer pour apprécier une activité dont l'influence se fait sentir jusqu'à nos jours.

« La caractéristique du culte des saints qui s'impose au 12^e siècle aussi bien qu'au 9^e », et remonte aux origines, est « son enracinement local ». Le bilan commence donc par la topographie et géographie du sanctoral. Elle est traditionnelle quand elle se rattache à des tombes de martyrs ensevelis dans des cimetières devenus pour la plupart inaccessibles au 12^e siècle, elle est plus actuelle quand les saints sont vénérés dans une église urbaine (une centaine). Le petit nombre des saints qui n'auraient été honorés à Rome que par la célébration annuelle de leurs fêtes pourrait être réduit en tenant compte des oratoires qui leur étaient dédiés ou des reliques apportées dans la Ville. Il n'est donc pas étonnant que la recherche des influences s'achève par une conclusion négative : ni Fulda, ni Reichenau, ni Ratisbonne, ni Saint-Gall, ni Cluny n'ont marqué le calendrier romain, « au fond les deux auteurs du sanctoral romain postérieurs à l'an mille sont saint Grégoire le Grand et le moine qui a compilé le sacramentaire de Gellone. » Admettons que dans quelques cas particuliers une meilleure connaissance des calendriers de nombreuses Eglises permettra de retrouver le cheminement des fêtes de quelques saints, ces précisions de détails ne pourront être obtenues qu'en s'appuyant sur le savant commentaire présenté ici. Elles concerneront entre autres quelques saints orientaux et des Pères du monachisme que Cluny ignore, parce que sa liturgie propre fut moins originale que celle de nombre d'autres monastères indépendants.

L'apport le plus important et le plus caractéristique est celui des fêtes des papes. Au 8^e siècle, ils sont 12, ils passent au 12^e siècle à 25 au Vatican et à 41 au Latran. Ce mouvement a pu naître et croître en dehors des grandes basiliques, le succès qu'il remporta témoigne de la conscience qu'avait l'Eglise romaine d'être *mater et magistra*.

L'enracinement topographique du culte des saints justifie un dernier chapitre sur les cérémonies du culte des saints au Latran et au Vatican.

Regrettons que l'auteur ait été, malgré le soin qu'il apporta à la correction des épreuves, victime des fantaisies des typographes. Les cinq plans empruntés à des ouvrages antérieurs ne sont pas suffisants pour retrouver toutes les églises et lieux de Rome cités dans le livre. Une table des manuscrits par bibliothèques aurait facilité les recherches. Une liste reprenant tous les sigles aurait rendu service à ceux qui consultant le livre sans en faire une lecture continue doivent tourner beaucoup de pages pour trouver leur signification. Les index ont des lacunes : les formes latines des noms, seules retenues, sont parfois éloignées des formes françaises usuelles (tout

le monde ne sait pas que Gilles s'appelle *Aegidius*) et il y a un choix dans les passages auxquels renvoient les chiffres placés à côté des noms de personne ; la référence au commentaire est la plus importante, mais il est des cas où d'autres peuvent rendre service. Il est vrai que pour éviter les accumulations de pages, il aurait fallu détailler les tables.

Ces réserves sur la présentation sont mineures, peut-être est-il préférable de les noter avec l'espoir que les ouvrages savants seront un jour pourvus de ce qui facilite leur emploi pour les chercheurs. Quoi qu'il en soit, la dernière lacune subsistant dans la longue histoire du calendrier romain est désormais comblée.

Jacques DUBOIS, o.s.b.